

Les tire-lait antiques et la consommation médicale de lait humain*

par Danielle GOUREVITCH **

Les tire-lait antiques sont d'une extrême rareté. En vérité, nous n'en connaissons qu'un exemplaire certain, d'époque romaine, trouvé près de Zadar en 1895 et conservé au musée de cette ville (fig. 1). C'est un étroit tube de verre, pourvu d'un gros bout renflé (la plus grande largeur est de 54 mm, l'ouverture de 9) dans l'axe du tube et d'un petit bout formant un coude (largeur maximale 14, ouverture 10). Sa longueur totale de 32 cm correspond à la distance du sein à la bouche. On peut penser que le petit bout permettait d'aspirer sans que le lait remonte dans la bouche, et le gros bout de stocker une certaine quantité avant de reverser le lait aspiré dans un vase.



Fig. 1

Le tire-lait de Zadar
(Photographie Musée d'art et d'histoire - Genève)

L'article de Bersa (1924), fondamental, n'est pas vraiment la publication princeps de cet objet, puisque Sudhoff (1918) l'avait déjà évoqué (avec quelques erreurs) et en avait déjà donné une photographie. Cet article de Sudhoff donne un nom à la chose ; l'attestation est médiévale (XIIe-XIIIe siècle) mais l'usage des mots peut être plus ancien. Il s'agit d'un manuscrit de Munich, *Cod. lat.* 161, de Roger, illustré de quelques schémas. Au verso du folio 75 se termine le chapitre *De capite mamille intus reducto* ; on y lit : *apponenda est cuffa in mamillis, capitellum, ut trahat ad se et sugat*. *Cuffa* n'est pas classique, mais *capitellum* est ancien ; il désigne une extrémité gonflée, et peut très bien correspondre au gros bout de l'objet en question. Le schéma est tout à fait sommaire mais parfaitement reconnaissable.

* Communication présentée à la séance du 27 janvier 1990 de la Société Française d'Histoire de la Médecine

** 21 rue Béranger, 75003 Paris

Dans notre manuscrit, cette succion se prescrit pour faire sortir le mamelon rétracté ; mais elle peut aussi se faire pour stimuler la montée de lait, ou encore pour tirer le lait.

Hottinger (1956) présente lui-même la photographie d'une "pompe en verre servant à vider les seins", estimant que "la sécrétion lactée de la glande mammaire en est ainsi favorisée" et n'envisageant pas les autres possibilités.

Quoi qu'il en soit, la forme n'en variera guère au cours des siècles ; Paré par exemple (L. 23, chap. 35, LXXXI-LXXXII, éd. Paris, 1597 ; ou L. 18, chap. 35, éd. Paris, 1840-1841) souhaite que la femme se débarrasse de la première montée de lait qui, traditionnellement, n'est pas considéré comme bon : "Semblablement l'accouchée se fera teter par une grande personne ou par de petits chiens jusques à tarir son laict, & faut souvent faire cela, à fin qu'il soit tiré auparavant qu'il soit parfaitement cuict, incrasse et imbu d'avantage ès glandules des mammelles. Et où elle ne voudra, ou ne pourrait trouver aucun pour le faire ainsi teter, elle mesme le pourra faire, par cest instrument de verre, dedans lequel mettra le bout de son tetin, et de l'autre succera de sa bouche, ainsi tirera son laict, tant et si peu qu'elle voudra". Et il représente l'instrument en question à la deux cent cinquante deuxième figure : "Instrument propre à tirer le laict des mammelles des femmes, nommé tetine en lieu d'iceluy on peut user d'une bouteille de verre, l'ayant chauffée puis subit mettre le bout du tetin en l'amboucheure d'icelle".

Une autre forme antique est proposée par Noll (1936) pour un vase présenté le plus souvent, dans la plupart des autres publications, comme un biberon de forme perfectionnée, mettant le lait ou toute autre boisson à l'abri des impuretés. Il s'agit d'un vase, conservé au Musée de Genève, grossièrement en forme de boule, puisqu'il a pour hauteur 6cm5 et 6cm5 aussi de diamètre, pouvant faire penser à un sein féminin. Il est pourvu d'une anse et d'un tuyau de versement (fig. 2). Selon l'auteur, de tels vases se trouveraient habituellement dans des tombes d'enfants, mais il n'appuie son affirmation



Fig. 2

Le tire-lait de Genève. - A. vu de face. - B. vu de dessous (photographies Musée d'art et d'histoire - Genève)

sur rien. Sa particularité frappante est que son fond est légèrement concave, et que de cette concavité part une sorte d'entonnoir, suivi d'un tuyau interne, remontant très haut. Noll pense que de tels vases devaient servir en cas de difficultés d'allaitement, par exemple pour développement insuffisant du mamelon, ou dans d'autres cas où il était nécessaire de tirer le lait. Il appuie son hypothèse sur l'avis du professeur Van Rooy, de la clinique obstétricale d'Amsterdam : on pouvait remplir le vase d'eau, puis le placer sur le sein, tuyau tourné vers le bas ; en fermant et bouchant alternativement celui-ci, on fait couler l'eau, créant un vide intermittent, capable d'attirer le mamelon. Alors on pouvait sucer doucement mais suffisamment pour faire couler le lait maternel et l'accumuler ainsi dans le vase, éventuellement pour le donner à l'enfant. L'hypothèse est assez convaincante.

Pourquoi tirer ce lait ? Pour en débarrasser la femme si elle en a trop, ce qu'on peut demander à un grand enfant (Soranos, *Gyn.*/II, 7) ; mais aussi à des fins médicales.

Le lait de femme en effet est apprécié dans le traitement d'un bon nombre de maladies. Pour la grande époque romaine, il n'est que de lire Pline et Celse en latin, Galien en grec ; pour la basse latinité, Marcellus de Bordeaux.

Celse indique par exemple qu'il faut y mélanger divers produits contre les inflammations de l'oreille (VI, 7, 1 E), de l'œil (VI, 6, 8 B) ; il entre aussi dans la préparation des pessaires destinés à induire la menstruation (V 21, 1 B), etc...

Quant aux chapitres 72-75 du livre XXVIII de Pline, ils constituent une superbe page d'anthologie de la superstition : *“Quant à l'usage du lait (de femme), on convient qu'il est le plus doux, le plus délicat et extrêmement efficace dans les fièvres prolongées et le mal céliaque et principalement le lait d'une femme qui vient de sevrer. L'expérience prouve son efficacité dans les dépravations de l'estomac, dans les fièvres, dans les tranchées ; mélangé d'encens dans les abcès du sein ; il est encore excellent de faire couler du lait sur les yeux injectés de sang à la suite d'un coup ainsi que sur les yeux douloureux ou enflammés, principalement lorsqu'on l'additionne de miel et de suc de narcisse ou de poudre d'encens. Pour tous les usages, le lait de beaucoup le plus efficace est celui d'une femme qui a accouché d'un garçon et beaucoup plus encore celui d'une mère de deux jumeaux mâles, surtout si elle s'abstient de vin et d'aliments trop acides. En outre, de la laine imbibée d'un mélange de lait (de femme) et de blanc d'œuf, appliqué sur le front, arrête les fluxions oculaires. Ce lait est le meilleur remède quand une grenouille a arrosé les yeux du lait de sa bave ; contre la morsure de cet animal on le donne en boisson et en instillation. On assure que celui qui a été induit à la fois avec le lait de la mère et de la fille est préservé pour sa vie entière de toute affection des yeux. Le lait (de femme) mélangé d'un peu d'huile guérit aussi les maladies des oreilles ; chauffé avec de la graisse d'oie, il guérit les oreilles douloureuses à la suite d'un coup. Lorsqu'elles exhalent une odeur nauséabonde, comme il est habituel dans les affections chroniques, on y introduit de la laine imbibée de lait où l'on a délayé du miel. On l'instille aussi avec de l'élatérium sur les yeux où la jaunisse a laissé ses traces. Il est spécialement actif, pris en boisson, contre les poisons préparés avec le lièvre marin, le bupreste et aussi, comme le dit Aristote, le dorycnion et contre la folie consécutive à l'ingestion de jusquiame. On l'ordonne aussi en onctions avec de la ciguë pour la goutte, d'autres l'emploient avec du suin et de la graisse d'oie et c'est de cette façon qu'ils l'appliquent pour les douleurs de la matrice. Administré en bois-*

son, il arrête aussi le cours du ventre, ainsi que l'écrit Rabirius, et fait venir les règles. Le lait d'une femme qui a accouché d'une fille n'a que le pouvoir d'effacer les altérations du visage. Le lait de femme guérit les affections pulmonaires ; si on y mêle de l'urine d'enfant impubère et du miel attique à la dose d'une cuillerée de chaque, je trouve que ce mélange expulse les éclats de pierre des oreilles. On dit que les chiens auxquels on fait boire le lait d'une femme qui a eu un garçon ne deviennent pas enragés" (trad. A. Ernout).

On reconstitue une liste très voisine en parcourant Marcellus : le lait entre dans des onguents et des collyres contre les douleurs des yeux, les yeux tuméfiés, les *leucomata*, les poils gênants ; mais aussi il est bon contre les maux de dents et d'oreilles ; il débarrasse des ulcères et des cicatrices, causées notamment par les brûlures ; il est excellent dans les maladies pulmonaires, dans la maladie céliaque et dans la podagre.

On mélange parfois le lait de femme à d'autres produits du corps humain ; et tous les préjugés imaginables se rencontrent à son propos, notamment la valorisation du sexe masculin : ainsi dans certains maux d'yeux, il faut *mel atticum et stercus infantis quod primum dimittit statim ex lacte mulieris, quae puerum allactat...* (VIII, 136) (*puer* désigne ici l'enfant mâle ; *allactare*, qui pourtant donnera notre verbe allaiter, est un emploi unique). Mais face à la vérité de la superstition, il y a aussi sa contre-vérité, et ailleurs, on préfère un bébé-fille : contre les cicatrices de brûlures, on fait entrer du lait de femme dans une sorte de crème : *lac mulieris puellam nutrientis cum melle et oleo permixtum* (XVIII 37), ce qui est un réarrangement subtil de Pline (XXVIII 75) : *eius vero qua feminam enixa sit, ad vitia tantum in facie sananda praeualet*.

On comprend qu'un moyen d'aspiration, voire la simple pression des mains, puisse être suffisant pour la mulsion du lait destiné à la préparation des produits ; ainsi par exemple, pour enlever les poils qui gênent les yeux, on fait usage de *lacte mulieris ex die expresso quo peperit* (VIII 177) ; Marcellus insiste parfois sur l'urgence, sans s'en expliquer, mais nous allons voir que Galien l'avait fait : pour les malades du poumon, il faut un onguent comportant *lactis humani quartarium, quod lac sub hora, qua aeger unguendus est, mittatur nec calefaciat cum ceteris speciebus, et jacens in lecto unguatur lenta satis manu* (XVI, 105).

Une prise directe paraît préférable s'il s'agit pour le malade de boire du lait : ainsi dans la maladie céliaque, on guérit si *muliebre lac quam plurimum ieiuno dederis*, encore qu'ici ce ne soit pas clairement dit (1). Mais Galien notamment confirme cette méthode : "A mes yeux, dans ces cas-là (c'est-à-dire en cas de marasme), il n'y a rien de meilleur que le lait, surtout si (le malade) prend sur lui de téter, prenant le mamelon de la femme dans sa bouche, comme le prescrivent Euryphon et Hérodicos dans le cas des phtisiques" (*De marcore*, 9 = K. VII, 701).

Il y revient en cas de phtoè, de phtisis, de consommation en général : "Les anciens médecins ont voulu que les malades souffrant de phtoè vivent aux côtés d'une femme allaitant..." (*De methodo medendi* V, 12 = K. X 366). Et plus loin dans le même ouvrage (VII 6 = K. X 474-475) : "Et certes, le lait est le meilleur si on le suce aux mamelles mêmes, comme le pensent Euryphon, Hérodote et Prodikos. Ceux-ci avaient en ce lait une telle confiance pour la restauration des corps qu'ils ordonnaient même à ceux que la phtisie avait consumés de sucer le lait au mamelon du sein de la femme, en le mettant dans leur bouche. Mais comme la plupart des gens sont incapables de le

faire, le mieux est de le faire passer le plus vite possible et encore chaud des seins au ventre du malade. Le lait humain est le meilleur dans la mesure où il est de même nature”. La justification de cet usage est encore plus appuyée dans le *De probis pravisque alimentorum succis*, 4 (= K. VI 775) : “Quant au lait de femme, dans la mesure où il nous est familier et participe de la même nature que nous (certains médecins), le louent et le placent au-dessus de tous les autres pour les maladies de consommation. Et d’autres médecins, en particulier Euryphon et Hérodote, estiment que ceux qui sont dans un tel état doivent téter la femme comme le font les petits enfants. En effet le lait une fois sorti des mamelles perd tout de suite quelque chose de sa vertu propre...”.

Si le lait est tiré d’une façon ou de l’autre, dans quoi est-il recueilli, conservé et transporté ? On n’en sait rien, et ce n’est guère qu’une tentation esthétique que d’imaginer qu’on utilisait de charmants petits vases pourvus d’un décor qui parle à l’imagination.

Certains proviennent d’Égypte et sont bien présentés par Jonckheere (1955), comme “de curieux petits réceptacles à structure anthropomorphique”. L’un d’eux (Louvre E 11.272) “est un récipient de petite taille (Haut. 0, 12) affectant la forme d’une femme, en position agenouillée et accroupie sur les talons, portant à l’épaule un sac avec un enfant dont la tête a disparu aujourd’hui”. Dans les mains de la mère une corne-biberon. “D’autres fioles plastiques, de type fort proche, - à un détail près : l’enfant n’est pas renfermé dans un sac, mais s’accroche aux reins de la mère -, auront ce même ustensile sur les genoux”. Et il signale deux vases anthropomorphes de cette sorte en Angleterre (BM 24.652, et Coll. privée Russel Rea esq.). Bien entendu, si le lait de femme était considéré comme le meilleur, dans le monde romain tout comme en Égypte, on savait se contenter de laits animaux. Parmi de très nombreux témoignages, on peut citer le papyrus de Berlin *BGU IV 1055*, datant de 13 av. J.C., selon lequel quelqu’un a livré “pendant trois mois, chaque jour sans sauter un seul jour un récipient de dix-huit cotyles du meilleur lait de vache”.

Un autre, d’époque gallo-romaine, est décrit par Morlet (1950) (2), qui d’ailleurs le considère plutôt comme vase à parfums. C’est “une guenon allaitant. Haut de 10 cm 3, ce vase porte une anse assez courte, attachée au goulot placé derrière la tête. La guenon est assise, les genoux écartés ; son museau est fortement dévié, ses seins petits mais bien indiqués. Le petit singe, en train de téter, est accroupi entre les jambes de sa mère, le dos appuyé contre le genou gauche de celle-ci. De sa main gauche, la guenon soutient le siège de son petit, de sa main droite, elle lui tient la main en un geste charmant de délicatesse “maternelle”.

“L’œil du petit singe est très grand ouvert, on voit son bras gauche et sa main aux doigts écartés. Ses deux pieds sont joints sur ceux de la guenon.

Ce sujet d’une puissante originalité représentant une scène familière et réaliste... est un petit chef-d’œuvre d’observation et peut-être d’ironie imitative, puisque la guenon a pris la position exacte des déesses-mères gallo-romaines”.

Mais tout ceci est beaucoup trop spéculatif...

NOTES

- (1) Autres références dans Marcellus : IV 62 ; VIII 34 ; VIII 91 ; VIII 102 ; VIII 117 ; VIII 150 ; VIII 151 ; VIII 158 ; VIII 198 ; VIII 213 ; IX 23 ; IX 25 ; IX 26 ; IX 46 ; IX 52 ; IX 88 ; IX 110 ; IX 111 ; IX 113 ; XII 23 ; XXXVI 1 ; XXXVI 43 ; XXXVI 59.
- (2) Les références secondaires non développées sont à voir dans Gourevitch D., op. cit.

BIBLIOGRAPHIE

- BERSA J., "Starinska staklena sisaljka za dojilje", in *Strena Buliciana*, Zagreb, 1924, p. 127-128 et p. XXIII, résumé en français.
- GOUREVITCH D., "Les biberons romains : formes et noms", *Communication au colloque international de Saint-Etienne* (11-13 sept. 1989), 27 p. dact., à paraître.
- NOLL Dr., "Ein griechischer Milchsaugapparat", in *Ciba Zschr.* 3, 1936, n° 35, p. 1213.
- SUDHOFF K., "Beiträge zur Geschichte der Chirurgie im Mittelalter, 2. Abbildungen in einer Rogerhandschrift des 13. Jahrhunderts, gleichfalls der Hof- und Staatsbibliothek zu München (CLM 161)", in *Stud. Gesch. Med. 11-12*, 1918, p. 13-14 et pl. I.

SUMMARY

"Ancient breast-pumps and the medical use of human milk".

The author describes a few objects which are or might be ancient breast-pumps ; she describes also some small vases in which human milk was kept. In fact medical writers as Celsus, Plinius, Marcellus and Galen used to prescribe human milk as an external or as an internal remedy.